



BENJAMIN BOUFFAY

L'ENTRE-BLEU

Poétique des
tremblements

Le Cœur à cran d'arrêt

TABLE DES POÈMES

Saint-Michel	3
Exercice de métaphores : le vol du papillon	4
Poème de la maturité	5
Une minute melunaise	6
Les sentinelles	7
<i>Happy hour</i>	9
Manifeste	11
Détecteur de (men)songes	12
Cent mails	13
Simplement	14
Petite vérole volante	15
Deux	17
Sous le linon	18
Résille	19
Mes copines féministes	20
Plan B	21
La nuit du loup	22
Les doux après-midi dans les opéras de province	23

Point de rencontre	24
Une fois pour toutes	25
Mars, en fin d'après-midi	26
Je t'écrie noire	27
Un été	28

SAINT-MICHEL

ce long débordement du soir
sur la place
elle fume une cigarette d'herbe
dans la chaleur orange d'une résistance
le regard fuyant la brise et le couchant
ailleurs le bras des rivières creuse l'amour
dans des lits à peine défaits
elle sait que
le poème seul est capable de déjouer la partition

EXERCICE DE MÉTAPHORES : LE VOL DU PAPILLON

- 1) ~~Le papillon vole comme la cendre
d'une feuille au-dessus du foyer
(déjà écrit quelque part)~~
- 2) ~~Le vol abstrait des papillons sur la toile
bleue du ciel (on ne voit pas la référence à
la peinture abstraite)~~
- 3) En l'air
La pulsation des couleurs
Un papillon (*haïku*)
- 4) ~~Les claps silencieux des ailes de papillon~~
- 5) Crépitements silencieux des couleurs
(j'aime bien « crépitements », mais on dirait
que je parle des paillettes de feu qui grésillent
au-dessus du foyer quand on y jette une bûche
(autre exercice de métaphores à prévoir))
- 6) ~~Les hourvaris polychromatiques
des papillons
(personne ne va comprendre « hourvaris »)~~
- 7) hasards chorégraphiques, chorégraphies
aléatoires (*mouais...*)

POÈME DE LA MATURITÉ

lâchées les lubies les lucioles à l'iris bleu poivré
les vieilles lunes un sigma carmin sur la bouche
il fait bon vivre dans le soleil de ta parole
et de tes yeux
à genoux le versant le plus sombre abat
ses cartes
la reine de trèfle et le valet
nous lisons le plein avenir sur une feuille
de menthe
à la dentelure érotique
nous ne sommes plus une rumeur qui court
les rues
car l'âge nous incarne
ta liberté prend la mienne par la main
nous prolongeons ainsi les scintillements
toute l'obscurité ne suffira jamais à étouffer
la lumière

UNE MINUTE MELUNAISE

la lumière entrait presque à l'horizontale
et formait des taches bleues et blanches
sur le sourire de ta peau
toute la vie qui viendrait après ce moment
ne pèserait pas lourd

LES SENTINELLES

dans le corridor du sommeil
les sentinelles se délient
des liens qui les tenaient fidèles
et le dédale de leurs lits
s'ouvre sur des fables nouvelles
où se déroulent leurs délits

elles se lassent des corsets
c'est la revanche des corps sages
la rage des muses d'Orsay
sait l'origine des orages
les sentinelles, aux bracelets
d'esclaves baudelairiennes
ont l'âme et les corps emmêlés
des chorégraphies vénusiennes

elles musardent sur la laine
l'haleine de l'une dans l'autre
l'autre priant la lune : vienne
vienne ma jouissance et la vôtre

renversé le verre de crémant
la fumée blanche du tabac
libation, encensement
parmi les rites du sabbat
qui s'est joué devant mes yeux

une nuit où j'étais poète
deux déesses malicieuses
m'avaient rendu analphabète

HAPPY HOUR

tu parles
je me rends compte que je n'ai pas pris soin
du souvenir de ta voix
de son timbre cuivré
de ses basses
du velours et du cuir qu'évoquait la robe
de ta langue
et puis cette façon d'être de trois quarts
d'ouvrir un angle avec tes yeux
d'être en équilibre sur l'instant
comme sur un nuage comme sur un tapis
volant
un pull en laine blanc souligne tes épaules
mais laisse libre ton cou
ta bouche au large sourire est une femme à elle
seule
tes yeux dialoguent avec elle
tes yeux
noyau double d'un monde
d'un bleu central qui invente la lumière
qui tresse l'absence le désir et la beauté
dans les cheveux des comètes
le ciel glisse sur les pentes jusqu'à l'entrée
du café
tu pars dans une direction inhabituelle

et déjà j'élabore des plans d'évasion
tu dis j'accepte
en Espagne
on lance la construction de prodigieux châteaux

MANIFESTE

voilà :

la fidélité à un amour à travers le temps

la beauté d'une langue

le désir en équilibre sur le fil qui relie le jour
au lendemain

la vérité de la douceur et du plaisir

les déviations délicates et les sommeils
en palindromes

de l'absence à l'absence

je veux coupler les rythmes en guettant
l'harmonie

avec une patience de paysan

les musiciens jouent sans souci des accords
résolus

je ne suis pas désespéré

je m'en rends compte en écrivant je t'aime

DÉTECTEUR DE (MEN)SONGES

ma main, soumise, sinue sur le papier
dans une sorte d'examen polygraphique
de mes désirs

CENT MAILS

j'écris des messages d'amour (encore)
qui s'éparpillent sur des serveurs quelque part
toi tu habites l'oubli
qui n'est sur aucune carte

on se verra plus loin à l'aurore
peut-être avant la fin des temps si tout n'est pas
plus sombre d'ici-là
ne retiens pas ton souffle poétique
tu risquerais d'abîmer la fleur rouge qui pousse
en toi

je n'ai pas senti la terre trembler cette fois
je voudrais retrouver l'adolescence de
ce sentiment que j'éprouve encore
en suivant des yeux les courbes de tes seins
ce sentiment qui décidait du jour et de la nuit
la réserve nous fait gaspiller d'étranges minutes
de stupeur

maintenant je sais qu'on peut être réduit
au silence
ce qui n'est pas si mal
le silence est une maîtresse incorruptible

SIMPLEMENT

tu es belle simplement
serrée dans ta peau
debout sur tes pieds nus
quand tes seins s'arrondissent
en tombant de tes soutien-gorge
quand tes ongles vernis
glissent comme des gouttes
sur les muscles de ton ventre
quand tes yeux se couchent
comme des soleils
derrières tes paupières
j'aime la pulsation de l'artère dans ton cou
le relief du grain de beauté dans ton dos
simplement

PETITE VÉROLE VOLANTE

c'est la Pentecôte aujourd'hui
nous n'avons pas école
tu es agenouillée sur le tapis
dans ton pyjama à pois
et tu découpes minutieusement
avec tes ciseaux roses
la sirène que je viens de dessiner sur une feuille
blanche

tu as la varicelle
ton visage est constellé de vésicules rouge foncé
comme un ciel dégagé par une nuit de mois
d'août
(tu ne veux surtout pas qu'on te prenne en photo
parce que tu as peur qu'on se moque de toi)

seuls à la maison tous les deux
on écoute Bob Dylan : *Love Minus Zero/No limit*
mais tu préfères quand même Jean-Louis Murat

moi je suis à la fenêtre
je regarde une jolie lumière de printemps
tomber au loin sur la Croix-Rousse
juste en dessous
dans le jardin de la résidence
le cerisier lui aussi est recouvert de taches rouges

je me suis mis dans la chambre pour écrire ça
mais tu me demandes de revenir illico
te dessiner encore des sirènes ou des fées
avec une tresse cette fois-ci parce que c'est plus
joli
je suis bien obligé de lâcher ce poème...

DEUX

tu ne partiras pas d'ici la fin des temps
nous serons ensemble
bleus de froids
figurés dans les marges
encordés sur les parois glissantes après la pluie
floconneux ou solides
rémiges caressant les hanches de la vie
retournés vers l'aurore vers la nuit
tirant du néant la raison d'un sourire
nous serons démodés ensemble
dépassés
et nous perdrons de la vitesse en riant
fi du souci de la justesse de la mesure
fi des temples et des livres cruels
nous lirons ensemble encore longtemps
vers l'éclaircissement de nos baisers

SOUS LE LINON

ses seins sous le linon blanc de son chemisier
se laissent deviner sans se donner à voir
c'est toute la beauté d'une courbe évoquée
d'une peau qu'on ne peut avoir

RÉSILLE

résille ouverte
à l'entre-bleu
où s'accumulent les regards

disant le désir
avec les senteurs
le suint le camphre et la douleur
d'une violette

résille de poisson-lune
frôlant les miroirs de la mer

résille débordée par les mains du naufrage
qui vous déséquilibrent pour sauver leur peau
pour épingle le lieu

résille déchirée
prise dans l'engrenage
de vos lèvres le sang coule
sur votre robe de papier

vous payez cher la joie
d'en aimer l'éphémère
autant que l'infini

MES COPINES FÉMINISTES

elles coupent la parole aux soleils sans nuances
avec la foi des héliotropes
c'est une réponse de vie ou de mort
la main tendue
l'œil grand ouvert sur le bleu
et le tendre des nuits-précipices
elles forcent l'instinct à s'agenouiller devant
la lumière
et provoquent l'incendie allégorique de l'orgue
d'église
pour que tout enfin commence

joyeuses épopées adolescentes
dans le sérieux des bibliothèques
la vie la vie se moque de tout

PLAN B

si la laideur nous met en joue
nous fuirons par les portes dérobées
en prenant la beauté avec nous
et nous recommencerons notre vie ailleurs
sous d'autres noms
si nous devons être séparés
on se retrouverait tu sais où
coupe-toi les cheveux
jette tes vêtements
brûle les vieux poèmes qui pourraient
nous trahir
nous les réécrivons sous d'autres noms
sous d'autres formes
il faudra se fondre
s'ensilencer
brouiller les pistes avec la langue
camoufler les plaies d'un sourire
je t'aime
B.

LA NUIT DU LOUP

elle se rend
elle avance les poignets en avant
des armes dans les yeux
elle plie sous l'ordre de l'hiver
elle soumet ses sens à l'absinthe
ses seins aux connivences
au coin de l'absence et du salut
elle qui rêve
d'une constance d'aubépine
elle dont j'aime le flux
par les nuits serviles
majore ses baisers de foudre

LES DOUX APRÈS-MIDI DANS LES OPÉRAS DE PROVINCE

entrée des artistes, longue Italienne, brune, rayonnement nucléaire aveuglant, rouge de la couleur du rideau des théâtres lyriques, noir, jupe noire, lèvres roses, brillantes, œil noir clair, accent romain, « jé vous sou-haite beaucoup dé beauté dans votrré vie », il faut enlever ses chaussures pour entrer dans la salle de danse, collant noir laissant voir son vernis, agenouillée, souliers, lacets, sourire des cuisses, opaque, verrière, lumière de printemps gris, linoleum, sas en satin rouge matelassé comme l'étui d'un instrument de musique, « vous êtes enfermé avec moi », grande salle sans public, labyrinthes souterrains où tout est métaphore, blanc et noir, il suffit d'une porte pour s'aimer, poignée de main légère, merci pour la visite, le spectacle va commencer

POINT DE RENCONTRE

tu es enfin venue dans mon rêve
sans maquillage
les cheveux détachés
et les mains sur les genoux
tu m'as dit que tu étais d'accord
pour un long poème
lyrique sans boursouflures
bien mis aux hanches
avec de jolies nuits dedans

UNE FOIS POUR TOUTES

j'écris un unique poème pour tous les jours
sans rien
les jours sans bavure
les jours bavards
les jours sans nuit d'ennui noyés dans le néant
les jours d'assonance en ahans
les jours de siestes blanches
les jours mornes et mort-nés
les jours de poésie manquée
sans ivresse livresque sans Everest
les jours de figures imposées
de mauvais vers de mauvais rêves à l'envers
de carême de laideur de lait d'heures laides
des jours aux heures anaphoriques
toutes plus pareilles les unes les autres
les jours aphones et sans musique
les jours d'absences
dont la vôtre

MARS, EN FIN D'APRÈS-MIDI

le soir ne descend pas
c'est la victoire du jour
qui tient en échec l'orage
derrière la ligne arrondie des monts d'Or
on verra bien qui nous surprend
une drôle de lumière grise remplit ma chambre
la roue du tonnerre avance au loin
vibrant de basses granuleuses
je pose ma tête contre le mur du sommeil
et des visions viennent
plus sobres que la lumière

JE T'ÉCRIE NOIRE

je t'écrie noire
sur des feuilles volantes
et bleue souvent dans mes carnets
juste une fois à l'encre rouge
j'ai dit le désir que j'avais
mais ma prose était incertaine
l'encre de faible qualité
et trois soleils de trois étés
à peine
auront suffi à l'effacer

UN ÉTÉ

le grain du papier se couvre
de fils noirs d'entrelacs
sous la dictée de nos incertitudes

et le poème se resserre
autour d'un mot
se niche parfois
entre deux syllabes
rêvant d'évoquer les papillons
et leurs âmes vives
de se déployer
comme une voile
à la vitesse du vent

à même la peau
j'invente un itinéraire de soleil et de pluie
qui sillonne la carte du Tendre
il m'arrive en chemin
de craindre l'involution de tes doigts
qui froisserait la lettre manuscrite
où serait écrit le poème absolu

je sais je sais
la nécessité d'ouvrir les yeux
vers l'intérieur

tête flamboyante parmi les roseaux

une main frôle la surface de l'eau
comme une libellule frappée par la lumière

quand un été propice
coule sur tes hanches
à mesures régulières
un été net
sans souillures sur les draps
on y apprend le plaisir prodigieux
d'une effarée
trempée dans l'encre bouillante
de ses amours de nacre
dans la fuite des calendriers

nous partageons des étoiles filantes
ainsi qu'un astre multiplicateur
sur ce grand ciel d'énigmes
nous volutions le fil de la nuit
jusque, au point du jour,
à l'épuisement de la fusée

tes bras volubiles autour de mon ventre

nous entrions dans l'épaisseur de l'instant
pour échapper à la dérive
la joie n'était alors qu'un outil
pas une machine

maintenant

des baigneuses reposent sur le sable de la
mémoire
où l'on devine la forme émue d'un sein
tu écris tes histoires comme un grand livre du
bonheur

avec la peau des doigts avec des larmes
et cette conviction naïve qui te protège
des beaux parleurs incapables de régner
sur autre chose que leur déréliction

à l'origine de la beauté
il y a toujours un être
qui concentre dans ses poings
et sans s'en rendre compte
une lumière noire

te reste-t-il encore de la tendresse pour moi ?

tu joues d'audacieuses mélodies
sur les anches de bouches choisies
qui te font perdre la maîtrise de tes regards

ô parcimonieuse

je vois une faille de lumière se former
dans un bloc de pensées

si j'avais une volonté d'oiseau
je traverserais la mer avec

toi
musique de ma vie
toutes en une toute nue

*ô Anne
allongée de dos
le bassin échoué sur la plage du lit
comme une barque au jusant
recueillie dans la lumière crépusculaire du plaisir*

voilà un grand poème
comme la Saône
un poème-rivière fluant
dans le corset que la ville lui impose
juste avant de s'abandonner par le flanc
aux courants sombres du Rhône
comme ta main vient se poser sur moi

